

Rétrospective Stan Neumann Exercice de mémoire

Robert Daudelin

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2008). Rétrospective Stan Neumann : exercice de mémoire. *24 images*, (139), 4–5.

Rétrospective Stan Neumann

Exercice de mémoire

par Robert Daudelin

Fils d'une célèbre famille pragoise dont la vie, intimement parallèle à celle du pays, nous est contée dans *Une maison à Prague*, Stan Neumann vit en France depuis bientôt cinquante ans et y a réalisé une trentaine de documentaires.

Étroitement lié aux Films d'Ici, société de production parisienne spécialisée dans le cinéma documentaire, Neumann, dès son premier film, y a trouvé un complice hors pair : le directeur photo, et parfois réalisateur, Richard Copans, autre pilier de la boîte. Tous les films de Stan Neumann, même ceux dits « de commande », ont un rapport direct avec l'histoire du monde contemporain ; c'est bien le cas des films présentés lors de la rétrospective de son œuvre qui se tiendra au cours du mois de novembre¹. Et c'est en les évoquant, dans l'ordre de leur apparition, qu'on peut saisir ce lien.

1991 : *Paris, roman d'une ville*

En 1990, Stan Neumann avait tourné un premier film, en coréalisation avec le photographe Frédéric Brenner : *Les derniers marranes*, portrait de la communauté juive de Belmonte au Portugal. Dernier exemple existant du crypto-judaïsme portugais, encore victimes au moment de la visite de Brenner et Neumann des préjugés du catholicisme obscurantiste dominant, ces survivants de l'Inquisition pratiquent un judaïsme « personnel », sans rabbin ni synagogue, où saint Moïse semble être le destinataire principal des prières. Film-enquête, réalisé par un jeune cinéaste encore timide et à l'évidence soucieux de bien servir son sujet, *Les derniers marranes* appartient

en partie au genre reportage. La caméra de Richard Copans est déjà là qui sait s'approcher des gens et nous faire sentir l'âpreté de ce pays de roche. De la nécessité d'enregistrer l'histoire qui ne vit plus que dans le souvenir des gens.

Film de commande pour célébrer le 100^e anniversaire de la mort du baron Haussmann, père tant décrié de la modernisation de Paris, c'est *Paris, roman d'une ville* qui marque la véritable naissance du documentariste Neumann. Tourné en 35 mm, avec à nouveau Copans comme complice et une photo noir et blanc à faire rêver, le film n'est pas sans faire penser à *Toute la mémoire du monde* de Resnais : plaisir et beauté du plan, comme dans le

documentaire classique. La proposition initiale est simple : suivre l'historien d'art François Loyer dans ses périples à travers Paris et, croquis à l'appui, comprendre en quoi a consisté la création de la « première grande ville moderne » vers 1860. Pour nous sensibiliser à ce pari impossible (transformer la ville médiévale en Paris moderne : 20 arrondissements, grands boulevards, etc.), Neumann choisit l'audace, c'est-à-dire la mise en scène : son expert devient son protagoniste muet qui stationne sa mobylette en plein milieu du boulevard Sébastopol pour en repartir quelques secondes avant qu'une circulation folle occupe toute la largeur du lieu. La caméra furète, nous emmène dans l'intimité de la ville du XIX^e siècle où, comme la démonstration nous en est faite, coexistent l'ordre et le désordre. Au sérieux habituel à ce genre de périple de spécialiste, le film préfère l'humour : la tuile qui bouge sous les pas et les volets inutiles du mur de séparation nous font sourire, tout en nous apprenant plein de choses sur les subtilités de l'architecture de la ville. Les chambres de bonnes, création tardive, qualifiées de « ghetto du 6^e étage », comme l'apparition de cariatides, nous en disent plus sur la révolution bourgeoise que bien des démonstrations savantes. Et la ville dominant joyeusement le casque de motocycliste de l'historien se



Tournage de *Paris, roman d'une ville* (1991)

Coll. : Cinéma-thèque québécoise

livre progressivement par de savants mouvements de caméra qui ménagent surprises et découvertes. Au pays du documentaire, la mise en scène est aussi une façon d'appréhender la réalité et de livrer la connaissance d'un lieu.

1994: *Nadar, photographe*

Tout le monde connaît Nadar. Que dire de plus sur le premier portraitiste de l'histoire de la photographie? Beaucoup de choses, même en vingt-six minutes: les procédés techniques (le collodion, le développement à l'air libre), la technique du photographe (l'appareil toujours à la même distance de son sujet), ses amitiés (la bohème, les artistes) qui expliquent la galerie de portraits qu'il nous a laissés, sa place (« en rupture avec les goûts de son temps ») dans l'histoire de l'art, sa poursuite de « la ressemblance intime », et quoi encore...

Le dispositif choisi, la fenêtre de l'appareil qui glisse bruyamment, s'intègre harmonieusement à la bande son, essentiellement composée du bruit des appareils de Nadar. Et le film devient une réponse astucieuse à la question traditionnelle qui se pose périodiquement au documentariste: « Comment répondre à une commande? » Et là encore, il s'agit d'histoire, et de réflexion sur l'histoire (de l'art, des mœurs, de la société) qui, chez Nadar, prend parfois la figure d'une jeune actrice inconnue (en 1864) qui avait nom Sarah Bernhardt.

1998: *Une maison à Prague*

Histoire d'une maison, histoire d'une famille, histoire d'une ville, histoire d'un pays: *Une maison à Prague* est le film le plus riche, le plus complet et le plus personnel de Stan Neumann. Trois projections, échelonnées sur une dizaine d'années, n'ont rien enlevé à l'émotion et à la beauté discrète qui habitent ce film unique.

Trois générations de Neumann ont habité la vieille maison du quartier ouvrier de Zizkov: l'arrière-grand-père, militant anarchiste devenu poète officiel du régime, le grand-père, comique de cinéma, et le père, cadre du Parti jusqu'à son exclusion et son suicide. De l'empire austro-hongrois à la chute du régime communiste, cette maison, que l'État a pensé transformer en musée à la mémoire de l'arrière-grand-père poète, aussi vétuste soit-elle en cet été de 1997, est un livre d'histoire que le cinéaste nous invite à feuilleter avec lui.

Au moment où « cette maison qui ne m'appartient pas, mais à laquelle j'appartiens » risque d'être vendue ou divisée, le cinéaste décide d'intervenir et, entre Paris et Prague, d'attaquer les travaux de restauration « en famille ». Du coup c'est toute l'histoire de sa famille qui remonte à la surface et l'oblige à revoir sa propre histoire. Neumann n'a pourtant habité cette maison que durant les trois premières années de sa vie et il a quitté la Tchécoslovaquie alors qu'il avait dix ans, mais l'Histoire et son histoire le rattrapent.

Filmé encore cette fois-ci par Richard Copans, le film baigne dans une lumière empreinte de nostalgie et du sentiment du temps qui passe. Le montage est délibérément ouvert, laissant aux émotions le temps de s'installer. Au besoin, le cinéaste fait appel aux documents d'archives – et ils sont abondants et de bonne qualité, étant donné la célébrité des Neumann – qui, eux aussi, sont désormais chargés d'émotion: des funérailles nationales de l'arrière-grand-père à la dernière interview du grand-père acteur, tout ici est histoire.

Comme toujours chez Neumann, l'humour intervient pour humaniser la réflexion. Ainsi, si l'on fête « le jardin réunifié, le bonheur, la propriété privée », on se dispute aussi entre mère et fils sur les lampes du jardin. Mais l'ombre de Terezin, dont le père du cinéaste fut un rare rescapé, et la figure paternelle de Staline, célébrée par ce père, ne sont jamais très loin pour faire échec à la nostalgie.

2005: *La langue ne ment pas*

Juif allemand marié à une Aryenne, professeur à Dresde et ancien combattant, Victor Klemperer, du fait de son mariage et grâce au courage de sa femme, a échappé aux camps. Pour survivre moralement aux humiliations sans nombre que lui a fait subir le régime nazi, il a tenu son journal de 1933 à 1945, journal dans lequel, selon ses propres termes, il « observe, note ». Il observe notamment l'évolution de la langue allemande sous le 3^e Reich et la langue des nazis devient son « unique objet d'étude ».



Tournage de *Une maison à Prague* (1998)

Publiés en 1995, trente-cinq ans après la mort de Klemperer, ces journaux constituent un témoignage unique sur la vie quotidienne d'un intellectuel juif qui se perçoit comme Allemand et qui, comme il l'écrit, « attend le retour des Allemands ». Le très beau, et très troublant, film de Neumann se présente comme une adaptation des journaux en question.

Soucieux de fidélité au texte de Klemperer, le cinéaste choisit de l'illustrer avec modestie (une machine à écrire – nazie! – une table, une fenêtre), s'appuyant sur des actualités allemandes de l'époque pour traduire les propos de Klemperer. Or ces propos, dans leur laconisme même, sont incendiaires! Klemperer se défend de vouloir philosopher sur l'idéologie nazie; il préfère décrire « la tyrannie au jour le jour », « les piqûres de moustiques ». Le texte est toujours grave, tragique; le film aussi. Et rien de cette nouvelle langue allemande n'échappe au professeur: l'usage du mot « Volk » (peuple) décliné à toutes les sauces, le mot « évacuation » pour dire « déportation », etc.

À nouveau Stan Neumann est de plain-pied dans l'histoire. Douloureusement. Lucidement. On ne va pas le lui reprocher! ❏

1. Rétrospective présentée par les Rencontres internationales du documentaire de Montréal, en collaboration avec la Chaire René-Malo en cinéma et stratégie de production culturelle de l'UQAM. Stan Neumann donnera également une classe de maître et participera à des projections-débats. Par ailleurs, dans le cadre d'un cycle Écrivains cinéastes, la Cinémathèque québécoise présentera aussi en novembre les trois volets du *Norman Mailer* de Copans et Neumann.